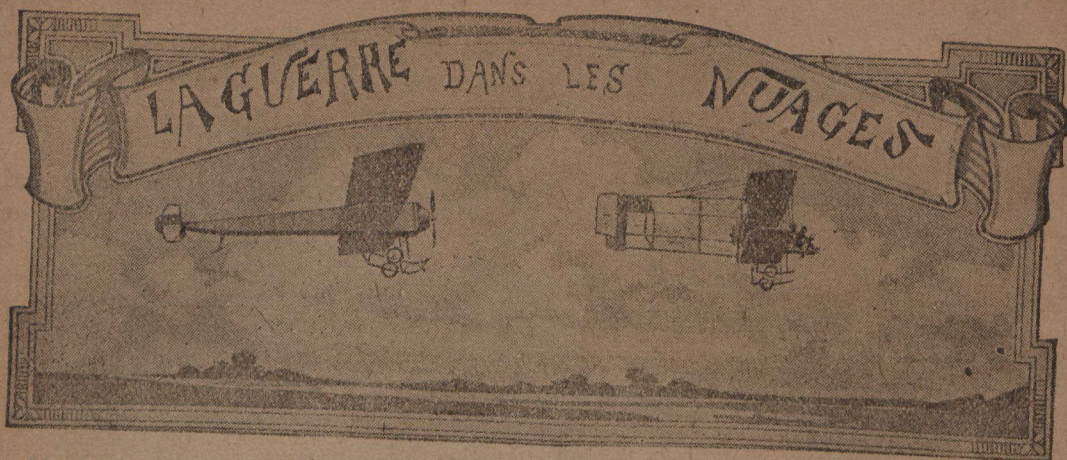




LES VOLS ÉMOUVANTS DE LA GUERRE

L'AVION CRIBLÉ D'ÉCLATS

C'ÉTAIT en août 1914. A la poussée française sur Sarrebourg succédait la retraite. Après une avance splendide, mais d'une aisance grosse de menaces, le recul obligatoire, rapide, ne laissait pas place à de nombreux calculs.

Il fallait agir vite, sinon le flot débordant nous aurait submergés. L'escadrille à laquelle j'étais attaché, raconte un pilote, se trouvait à Blamont. L'ennemi, dans la matinée, s'était emparé d'Avricourt, d'Igney et de Repaix, à 3 milles à l'est de nous. Nos avions étaient là avec un tracteur et sa remorque. Il fallait nous replier en hâte.

Entre temps, nous tirions sans relâche sur chaque avion allemand qui passait au-dessus de nous.

Quand tout fut prêt, nous évacuâmes le terrain que l'artillerie adverse arrosait. Le canon tonnait, de toutes parts des flammes éclairaient le ciel. Villages en feu, bombes éclatant, mousqueterie, mitraille.

Rien ne peut rendre le spectacle des

routes; c'étaient de longs convois, interminables, obligés de rebrousser chemin, des malheureux paysans qui avaient abandonné leur maison, tous leurs biens à l'incendie ou au vandalisme et qui s'enfuyaient ils ne savaient où, traînant les quelques restes qu'ils pouvaient emporter; c'étaient des régiments à l'affût de la position efficace, des soldats qui, dans la fureur de l'attaque, ayant perdu leur unité, s'en allaient à travers champs, exténués, harassés, à la recherche de leurs camarades.

Et cette débâcle se déroulait sous un soleil brûlant dont les rayons nous criaient malgré tout: "Espoir", sous une poussière qui nous rendait méconnaissables.

La chaleur, la soif, la fatigue et la fièvre nous faisaient croire que nous étions maudits. Fuite d'angoisse, vision d'enfer!

Les avions avaient fort à faire dans cette tourmente pour réussir à distinguer nos troupes des armées ennemies. Aussi les reconnaissances s'effectuaient-elles à très faible hauteur.